

La Suisse, confluent littéraire

Les lettres helvétiques sont à l'honneur de la 34^e Comédie du livre, dont « Le Monde des livres » est partenaire. Quatre pages de reportage et de critiques littéraires

NICOLAS WEILL

envoyé spécial en Suisse

Le public de la 34^e Comédie du Livre, qui s'ouvrira vendredi 17 mai à Montpellier, pourra le vérifier : avec ses quatre langues officielles (allemand, français, italien, romanche), et en dépit des montagnes, la Suisse offre un carrefour exceptionnel aux cultures d'Europe. Elle recèle d'ailleurs un impressionnant panthéon d'écrivains modernes venus y vivre ou y mourir, de Thomas Mann à Borges, des dadaïstes zurichois à Joyce, de Rilke à Canetti... Quelle répercussion a sur la création littéraire et le monde éditorial proprement helvétiques cette situation unique, parfois enviée, sur le continent ? Comment communiquent les principales aires linguistiques et littéraires, notamment romande et alémanique, que sépare la Sarine, non loin de Fribourg (respectivement environ 2 et 6 millions de locuteurs) ? Ilot alpin entouré de lacs s'étant refusé à l'Union européenne en 1992 (mais dans l'espace Schengen depuis 2008), la Suisse est cernée par des « frontières liquides », dit l'un de ses écrivains, Daniel de Roulet. Comme si, malgré la méfiance traditionnelle

de beaucoup de ses habitants vis-à-vis de l'étranger, la porosité et l'ouverture lui étaient prescrites par la nature.

En Suisse se perpétue aussi la tradition de la « bourgeoisie cultivée » (*Bildungsbürgertum*). Le niveau de vie relativement élevé des classes moyennes semble limiter l'érosion de la lecture. Certes, le chiffre d'affaires du livre établi pour 2018 par le Schweizer Buchhändler und Verleger Verband (SBVV), association suisse (alémanique) des libraires et des éditeurs, accuse

une baisse de 1 % par rapport à 2017. Mais l'Association suisse des diffuseurs et éditeurs et libraires (Asdel, l'équivalent romand du SBVV) signale une petite progression pour la même période. Le plus important diffuseur en Suisse romande, Payot, annonce même une hausse de 3 %. Une étude citée par le SBVV montre que la proportion d'adolescents de 14 à 19 ans qui lisent des livres pendant leur temps de loisir est stable depuis 2012 (environ 30 %, dont 4 % pratiquent le livre numérique). Les nombreux rendez-vous littéraires à travers la Confédération contribuent à donner au livre une place importante dans ces petites républiques que sont cantons et cités. Parmi les plus importantes, il convient de mentionner les Journées littéraires de Soleure, le Salon du livre de Genève, qui s'est tenu début mai, ou, lancé en 2010 avec succès, Le Livre sur les quais, à Morges (Vaud).

Un optimisme sans nuance ne serait cependant pas de saison, prévient

Caroline Couteau, qui dirige les Editions Zoé et préside l'Asdel. Car le livre est, en Suisse, un bien coûteux. Le 11 mars 2012, une votation a rejeté l'instauration d'un prix unique, au nom du sacro-saint libéralisme. Le coût moyen d'un ouvrage était, en 2018, évalué 20,52 francs suisses (18,50 €) par le SBVV. Mais l'envolée de la monnaie suisse par rapport à l'euro en 2015 a été ravageuse pour la librairie et la cherté du livre, d'autant plus que les

Les nombreux rendez-vous littéraires à travers la Confédération contribuent à donner au livre une place importante dans ces petites républiques que sont cantons et cités

importations d'ouvrages d'Allemagne et d'Autriche dans l'espace alémanique atteignaient les 80 % en 2018. En moins d'une dizaine d'années, une centaine d'enseignes ont dû fermer leurs portes. Pour les frontaliers helvétiques (et ils sont nombreux), il en va de la littérature comme du vin ou de la viande : mieux vaut l'acheter dans le pays voisin !

Il n'en est pas moins vrai que le bloc germanophone, fort de ses deux cents « structures éditoriales » (1100 titres

strictement littéraires par an), a su s'imposer hors des frontières. Une maison comme Diogenes, l'éditeur de Bernhard Schlink et de Simenon (avant de se le voir rafler par le récent Kampa Verlag), peut traiter d'égale à égale avec ses homologues allemandes. Le paysage francophone offre des contours plus modestes (une cinquantaine d'éditeurs ayant une activité régulière, pour 500 titres littéraires). Depuis peu, il est vrai, Zoé cherche à s'affirmer sur le marché français et envoie une phalange fournie d'auteurs à La Comédie du livre de Montpellier. Le groupe Libella, de Vera Michalski, basé à Lausanne, acteur majeur du monde littéraire romand (*lire page 2, en pied*), s'est également imposé en France avec Noir sur blanc, Phébus, Buchet-Chastel et le fonds de L'Age d'homme, qu'elle vient de racheter. Même de petits éditeurs genevois qui publient de la poésie ou des traductions introuvables tentent, à l'instar d'Héros-Limites, d'Alain Berset, une percée dans l'Hexagone. Mais on est bien loin des 3 % de part de marché que l'édition suisse germanophone s'est acquis en Allemagne.

Petite nation, la Suisse n'échappe pas à l'effet centrifuge des cultures de confins. Le journaliste et critique de cinéma vivant à Paris Patrick Straumann, qui collabore au « Feuilleton » (les pages

.....

LIRE LA SUITE PAGE 2

La littérature suisse, carrefour européen

SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE

culturelles et littéraires) de l'incontournable quotidien zurichois *Neue Zürcher Zeitung* (NZZ), résume: «*Paradoxalement, les auteurs suisses importants sont édités en Allemagne.*» Le génial Robert Walser (1878-1956) a ainsi déployé son univers de promeneur onirique, admiré par Musil et Kafka, dans des revues berlinoises. Ce fut aussi le cas de Max Frisch (1911-1991), du Bernois Paul Nizon (né en 1929) ou, plus récemment, du dramaturge et romancier Lukas Bärfuss (né en 1971), tous au catalogue de l'Allemand Suhrkamp. De la même génération, Christian Kracht, Jonas Lüscher ou Peter Stamm publient à Cologne ou à Munich (Kiepenheuer & Witsch, Beck ou Fischer). Si le Genevois Joël Dicker (né en 1985) a bénéficié d'une coédition franco-suisse L'Age d'homme/De Fallois pour ses deux premiers romans, il est depuis exclusivement publié par De Fallois. «*Il n'est pas vraiment considéré comme un auteur suisse*», pense la critique Barbara Villiger, une «*ancienne*» de la NZZ qui travaille désormais pour la pure player *Republik*.

La place particulière des écrivains de Suisse alémanique dans la littérature germanique ne s'explique pas seulement par leurs helvétismes. Après la seconde guerre mondiale, remarque le traducteur Jürgen Ritte, professeur à l'université Sorbonne nouvelle-Paris-III, «*les auteurs suisses pouvaient écrire autrement et sur d'autres sujets que les écrivains allemands, absorbés par les problématiques nées de la défaite*». Ainsi *Homo Faber*, de Max Frisch (Gallimard, 1961), tour du monde d'un ingénieur poursuivi par la fatalité d'une sexualité incestueuse, emportait-il ses lecteurs loin des ruines matérielles et morales du III^e Reich. Dans l'univers francophone, c'est l'œuvre de Nicolas Bouvier (1929-1998), prototype de l'écrivain-voyageur, qui a satisfait ce besoin d'extraterritorialité.

De même peut-on repérer une légère influence de la littérature suisse romande sur la moderne littérature française. Céline, par exemple, admire le grand Vaudois Charles Ferdinand Ramuz (1878-1947) pour son maniement du parler oral et régional. Du reste, un rapport spécial à l'«*oralité*» constitue une caractéristique de la littérature suisse. *Bern ist überall* («*Berne est partout*»), très dynamique collectif d'écrivains créé en 2003, qui associe des francophones et des germanophones (Pedro Lenz, Beat Sterchi et Guy Krneta), pratique la poésie sonore et encourage l'usage des langues régionales et des dialectes. Des dialectes

que les écrivains qui les parlent entendent désormais écrire. Ainsi, le *schwytzertütsch*, le suisse allemand, considéré comme aussi distant de l'allemand que le provençal du français, émerge comme langue écrite et même traduite. En 2017, les éditions art & fiction de Lausanne, dirigées par Stéphane Fretz, ont publié en édition bilingue bernois-français *Safari*, de la Genevoise Laurence Boissier, membre de Bern ist überall.

La fondation Pro Helvetia, chargée de faire rayonner la culture suisse, soutient les éditeurs qui se spécialisent dans la traduction d'auteurs suisses d'autres régions linguistiques, opération coûteuse et difficilement rentable. Zoé s'est néanmoins taillé un succès avec *Maurice à la poule*, de l'ironique romancier bernois et berlinois Matthias Zschokke (Femina étranger 2009). La scène italophone, concentrée dans le canton du Tessin, où

Le «*schwytzertütsch*», le suisse allemand, considéré comme aussi distant de l'allemand que le provençal du français, émerge comme langue écrite et même traduite

résident Max Frisch et Hermann Hesse (1877-1962), dotée de trois maisons notables, Casagrande, Armando Dado et Gabrielle Capelli, a cette particularité d'abriter de nombreux poètes, comme Fabio Pusterla. Le romancier Tommaso Soldini, né en 1976, qui a lui-même vécu à New York, dit chercher à échapper au régionalisme, tout en parlant du Tessin, en suivant la voie du poète Giorgio Orelli (1921-2013).

En Suisse romande, la littérature moderne a longtemps construit son «*patriotisme géographique*», cher à Ramuz, contre le voisin français. Certains thèmes comme l'introspection, cultivée

par le philosophe Henri-Frédéric Amiel (1821-1881), dont le volumineux *Journal intime*, publié par L'Age d'homme (1984-2000), fixa les règles du genre du diariste, le poids du protestantisme et, au XIX^e siècle, l'affichage des vertus et de la pudeur contre les supposés débordements parisiens ont pu paraître définir une spécificité helvétique, rappelle Roger Francillon dans le précieux *De Rousseau à Starobinski. Littérature et identité suisse* (Presses polytechniques et universitaires romandes, 2011). «*L'œuvre de Ramuz*, dit le poète et traducteur Martin Rueff, professeur de littérature à l'université de Genève, *met en scène la parabole*

de l'écrivain suisse qui s'arrache de Paris pour jouer le localisme contre la France. Il a, comme habitant d'un petit pays, une carte particulière à jouer dans le rapport entre le local et le mondial.»

La quête identitaire s'est volontiers exprimée, en Suisse, chez Frisch ou Friedrich Dürrenmatt (1921-1990), sur le mode d'une autocritique grinçante tournée contre la société bien-pensante, trop sûre de son bon droit, xénophobe et dominée par les banques. *Mars* (Gallimard, 1979), de Fritz Zorn (1944-1976), réquisitoire contre la bourgeoisie zurichoise, en fournit l'exemple canonique pour la Suisse germanophone. Daniel de Roulet, né en 1944, ancien architecte, auteur d'une saga sur le nucléaire, jadis impliqué dans une action violente contre la villa du magnat allemand de la presse Axel Springer, incarne cette veine dans l'espace romand. Il déplore le narcissisme et le peu d'intérêt de la nouvelle génération pour la politique: «*Certes, on ne peut plus faire de la littérature engagée à la Sartre, mais j'ai l'impression que les écrivains d'aujourd'hui sont tous les petits-enfants d'Amiel*». Autrement dit: des auteurs centrés sur leur moi, leur narcissisme, leurs petits problèmes.

Même l'ébranlement provoqué, à la fin des années 1990, par la remise en cause du comportement suisse pendant la seconde guerre mondiale, la gestion par les banques des «*fonds en déshérence*» et la

publication du rapport de la commission présidée par l'historien Jean-François Bergier en 2002 n'a guère connu de répercussion dans les lettres romandes, gagnées elles aussi par la vague de l'auto-fiction. *Un juif pour l'exemple* (Grasset, 2009), de Jacques Chessex (1934-2009), récit du meurtre sordide d'un commerçant juif par des nazis suisses, en 1942, fait figure d'exception. Le temps de l'examen de conscience serait-il passé? En 1991, pour célébrer le 700^e anniversaire de la Confédération, le grand critique littéraire Jean Starobinski, récemment disparu, tout en dénonçant la «*complaisance à soi*», s'en était pris aux spécialistes du dénigrement de la Suisse, «*messagers de malaise qui se croient purs et sans reproches, parce qu'ils dénoncent les manquements des autres*». Aurait-il été trop entendu?

Les auteurs issus des migrations, sur le modèle de la Hongroise et Neuchâteloise Agota Kristof (1935-2011), compliquent la donne en assumant plusieurs identités à la fois. Il en va de même pour le Carnarouais Max Lobe, l'Allemande Angelika Overath, installée dans les Grisons, en plein pays d'Heidi, auteure de poésie en romanche, pour l'Albanaise Elvira Dones, installée au Tessin, qui écrit en italien, ou encore pour Melinda Nadj Abonji, origi-

naire de la minorité hongroise de Voïvodine (Serbie). « *Osons dire qu'il existe des littératures en Suisse, plutôt qu'une littérature suisse* », dit Caroline Couteau. Isabelle Rûf, critique littéraire au quotidien genevois *Le Temps*, qui a participé à *Histoire de la littérature en Suisse romande*

(d'abord publié par Payot-Lausanne puis mis à jour et réédité par Zoé en 2015), parle d'une « *relation décomplexée à l'identité suisse* ». Mais le féminisme ou les menaces sur l'environnement entretiennent encore la flamme du politique

auprès des jeunes, selon elle, dans un style « postapocalyptique » et dystopique. Pour beaucoup de ces écrivains, le stéréotype du « bonheur suisse » relève toujours de la fiction. ■

Nicolas Weill

COMÉDIE DU LIVRE PRATIQUE

La 34^e édition de la Comédie du livre, dont « *Le Monde* » est partenaire, se tient à Montpellier, principalement esplanade Charles-de-Gaulle et place de la Comédie, du 17 au 19 mai.

Programme complet :
comediedulivre.fr

► Les rendez-vous du « Monde »

Samedi 18 mai à midi
Rencontre. Joe Dunthorne dialogue avec Florence Noiville.

Samedi 18 mai à 15 h 30
Entretien. « Rendre hommage », avec Fanny Chiarello et Barlen Pyamootoo, animé par Raphaëlle Leyris.

Samedi 18 mai à 16 h 30
Entretien. « Enfances

meurtries », avec Sophie Blandinières et Sigolène Vinson, animé par Florence Noiville.

Samedi 18 mai à 17 h 30
Table ronde. « Allary fête ses 5 ans à la Comédie ! », avec Guillaume Allary, Leïla Bouherrafa, Alexandre Lacroix et Charles Pépin, animé par Raphaëlle Leyris.

► Moments forts

Vendredi 17 mai à 11 heures
Petit déjeuner littéraire, avec Valérie Manteau.

Samedi 18 mai à 9 h 30
Petit déjeuner littéraire, avec Sarah Chiche.

Samedi 18 mai à 10 h 30
Petit déjeuner littéraire, avec Alain Claude Sulzer.

Samedi 18 mai à 11 heures.
« Une littérature multilingue ? ». Table ronde avec Alex Capus, Jean-François Haas, Joseph Incardona, Camille Luscher et Matthias Zscholke

► Matinées littéraires

Samedi 18 mai à 14 heures
Masterclass de Riad Sattouf.

Samedi 18 mai à 14 h 30
« Devant la beauté de la nature ». Conférence d'Alexandre Lacroix.

Samedi 18 mai à 15 heures
Lecture-concert. « Entrer dans la couleur », avec Alain Damasio, Jacques Barbéri et Yan Péchin.

Samedi 18 mai à 17 h 30
Grand entretien avec Edgar Morin.

Samedi 18 mai à 18 heures
Concert littéraire, avec Véronique Ovaldé et Jeanne Cherhal.

Dimanche 19 mai à 11 heures
Petit déjeuner littéraire, avec Beat Sterchi.

Dimanche 19 mai à 14 h 30
« Vivre, écrire, transmettre », avec Cécile Ladjali et Paola Pigani.

Promouvoir les lettres au beau milieu des pâturages

Une visite de la Fondation Jan Michalski pour l'écriture et la littérature, à Montricher, dans le canton de Vaud

ÉCLAIRAGE

La Suisse a toujours abrité des lieux secrets et bucoliques où penseurs, philosophes, écrivains et quêteurs d'utopie se sont croisés en liberté afin de se placer au-dessus des mêlées de l'histoire. Le Monte Verita, non loin de Locarno, fréquenté par Bakounine puis Hermann Hesse, en fut un, tout comme la Casa Eranos, où des intellectuels désireux de refonder spirituellement l'Europe, après 1945, se réunissaient tous les ans dans les environs d'Ascona (Tessin).

La Fondation Jan Michalski, à l'autre bout du pays, à Montricher, dans les alentours de Lausanne, est-elle appelée à jouer ce rôle pour l'écriture et la littérature ? Implantée à la lisière d'une forêt à l'entrée du parc naturel du Jura vaudois, elle domine le paysage coquet de la région du Léman. Le bâtiment a été achevé en 2017. Surmonté d'une majestueuse canopée ajourée par des découpes en forme de nuages, il se compose de « cabanes » carrées entre ciel et

terre – chacune confiée à un architecte différent, afin d'abriter des résidences d'écrivains. Vera Michalski, qui préside aux destinées de nombreuses maisons d'édition en Suisse, en Pologne et en France, dirige cette institution vouée au mécénat littéraire, qui porte le nom de son mari, le sociologue et philosophe polonais Jan Michalski (1953-2002).

Malgré l'audace moderniste d'une construction lumineuse qui joue sur le contraste entre le monumental et l'intimité, le béton (blanc comme la pierre locale) et la nature, l'ensemble s'intègre plutôt bien dans le décor traditionnel du village vaudois. La bourgade rurale où la fondation est implantée est d'ailleurs depuis longtemps familière à Vera Michalski et à sa famille. Elle n'y est, dit-elle, nullement « une parachutée ».

On trouve donc au milieu des pâturages une bibliothèque riche de 80 000 volumes, un auditorium et des expositions sophistiquées (la dernière, s'achevant le 12 mai, ayant été consacrée aux livres et xylographies d'Anselm Kiefer). S'y ajoute depuis peu un rendez-vous littéraire baptisé Bibliotopia (17 au 19 mai), auquel

participeront notamment Jonathan Coe, Anne Nivat, Max Lobe et Elias Khoury. On y décerne également un prix Jan Michalski (agrémenté d'une récompense de 50 000 CHF, soit 44 000 €), dont les lauréats sont des romanciers mais aussi des essayistes. Ainsi, le français Thierry Wolton l'a obtenu en 2017 pour *Histoire mondiale du communisme* (Grasset) et la polonaise Olga Tokarczuk en 2018 pour *Les Livres de Jakob* (Noir sur blanc). Vera Michalski (fondatrice de cette maison d'édition) tient à préciser qu'elle n'a pas pris part au vote.

Les « cabanes » accueillent auteurs et traducteurs, célèbres ou pas, pour des séjours de travail liés à un projet. Ils y ont le choix entre une vie collective ou une studieuse retraite. Attirer un public dans un espace dévoué à la littérature mais éloigné des villes demeure néanmoins un défi. Mais Vera Michalski constate que, pour ce qui est des demandes d'aides et de villégiature, le succès a été immédiat : 800 à 900 candidatures annuelles étaient attendues pour des projets et des villégiatures ; 1 600 ont été déposées en 2018. ■

N. W.